

Internet nous rend-il idiots?

Le numérique modifie nos façons de lire, d'apprendre, de nous concentrer. Controverse.

Luc Debraine

Vendredi 22 août 2008

A chaque fois, c'est la même chose. Socrate a critiqué l'apparition de l'écriture, craignant que le recours à un mot écrit à la place d'une idée transportée dans la tête fasse perdre la mémoire aux gens. A l'époque de Gutenberg, des humanistes ont eu peur que la facilité d'accès aux livres imprimés rende les être humains intellectuellement paresseux et moins portés sur l'étude. L'apparition de la presse a coïncidé avec l'angoisse que l'autorité des religieux et des clercs soit soudain contestée, sans compter les risques de propagation de révolution et de débauche. Bref, à chaque fois qu'apparaît un nouveau média, une nouvelle façon de distribuer le savoir et l'information, il se trouve quelqu'un pour crier à l'abêtissement des masses.

Ces précédents historiques sont rappelés par Nicholas Carr, un ancien responsable de la Harvard Business Review, dans un essai qui fait grand bruit cet été. Paru dans le magazine culturel américain The Atlantic, l'article pose la question de l'influence d'Internet sur nos manières de lire, de réfléchir, de se cultiver, de s'exprimer, de se concentrer. Pour l'auteur, quitte à apparaître comme un nostalgique pour qui «c'était mieux avant», le nouveau média universel pourrait surtout nous rendre idiots.

Nicholas Carr, à l'instar d'autres lettrés de sa génération, est troublé par ce qui lui arrive, lui qui surfe depuis des années sur le Web. Certes, il se dit d'abord enchanté de pouvoir trouver en trois minutes l'information qu'il aurait auparavant mis trois heures ou trois jours à repérer. «Pour moi, écrivain, le Web est d'abord un don du ciel.»

Mais tout de même: «J'ai depuis quelques années le sentiment inconfortable que quelqu'un ou quelque chose joue avec mon cerveau, redessinant la carte de mes circuits neuronaux, reprogrammant ma mémoire. Je ne perds pas la tête, pour autant que je puisse m'en rendre compte, mais elle change. Je le remarque surtout quand je lis. M'immerger dans un livre ou un long article m'était auparavant facile. Mon attention était accrochée par la narration ou la tournure d'un argument. Je passais des heures à me promener dans de grandes étendues de prose. Ce n'est plus le cas. Maintenant ma concentration s'effiloche au bout de deux ou trois pages. Je ne suis plus à mon affaire. Je perds le fil et pense à d'autres choses à faire. La lecture profonde qui m'était si naturelle est devenue une épreuve... Mon esprit attend maintenant de saisir l'information comme Internet la distribue: dans un courant rapide de particules. J'étais dans le passé un plongeur dans un océan de mots. Je glisse aujourd'hui à la surface comme un type sur un jet-ski.»

Même s'il perd sa concentration, Nicholas Carr connaît encore son Marshall McLuhan (le grand théoricien des médias dans les années60) par cœur. Il sait que les médias ne sont pas seulement des tuyaux dans lesquels passe l'information, mais qu'ils modifient aussi les structures de pensée, les organisations cognitives. C'est d'ailleurs le propre des «technologies intellectuelles», comme l'horloge, qui conditionne tant nos actes et pensées. Ou la machine à écrire adoptée par Friedrich Nietzsche lorsque sa vue a commencé à baisser. Le philosophe a été le premier à remarquer combien la machine modifiait la gestion de ses pensées, rendait son style tendu encore plus télégraphique, et transformait ses arguments en aphorismes.

Car même un cerveau adulte a la plasticité suffisante pour changer ses habitudes neuronales, rompre d'anciennes connexions, en créer d'autres. Surtout sous l'influence d'une machine aussi puissante qu'Internet, qui absorbe aujourd'hui tous les autres instruments et médias comme un trou noir.

Cette technologie-là, poursuit Nicholas Carr, affecte nos modes de cognition, encourageant à la lecture fragmentée, à la pensée dispersée, aux contenus accessibles dans l'instant, aux grandes étendues de connaissances, hélas plates comme des crêpes. Nous n'avons plus la patience de lire plus de trois paragraphes ou trois pages à la suite sans que notre attention soit distraite par un lien hypertexte, l'arrivée d'un e-mail, un bip ou un clic. L'esprit se déplace horizontalement à la surface du savoir et de l'information, perdant la verticalité de la lecture lente, celle de l'épaisseur culturelle, des associations d'idées, des intuitions, de l'interprétation et non du simple décodage d'informations instantanées.

Un moteur de recherche comme Google, conclut Nicholas Carr, n'encourage pas à la lecture lente et concentrée. Au contraire: plus nous naviguons vite parmi les mille milliards de pages que compte désormais le Web, plus un moteur comme Google peut en savoir plus sur nos habitudes en matière d'information, nos comportements, nos goûts. Il est dans son intérêt, à lui qui mesure tout, de nous encourager à la distraction, à l'attention flottante, à la lecture courte. Et plus Google se rapproche de son but ultime, s'imposer comme une vraie intelligence artificielle, plus la nôtre s'aplatit et s'appauvrit.

L'essai de Nicholas Carr a bien sûr donné lieu à de multiples débats contradictoires sur le Web, cette prétendue machine à décerveler. L'encyclopédie Britannica a ouvert il y a un mois un forum spécial où s'écharpent actuellement des nuées d'experts. La semaine dernière, le magazine allemand Spiegel consacrait onze pages au débat, copiant au passage sans vergogne la couverture de The Atlantic (voir ci-contre).

L'autre jour, le Sunday Times de Londres dissertait sur cette maladie contemporaine de l'inattention, de cet état de distraction chronique qui est la marque de notre époque. L'hebdomadaire évoquait notamment le livre d'un enseignant américain, Mark Bauerlein, excédé par la culture wikipédienne de ses élèves, désormais incapables de lire un livre jusqu'à la fin ou d'apprendre un poème par cœur. Le titre du livre est explicite: «La génération la plus bête. Ou comment l'ère numérique stupéfie les jeunes Américains et menace notre futur».

Même l'iPhone en prend pour son grade numérique. Voilà quelques jours, le New York Times ironisait: «Le 29 juin 2007, le caractère humain a changé. C'était le jour de la sortie du premier iPhone. Le jour [...] où les moyens de transmission ont remplacé les contenus culturels comme centres d'excitation historique et comme marqueurs de statut social.»

«Un miroir sociologique»

Pour Stéphane Koch, enseignant spécialisé dans les technologies de l'information, le Net est avant tout une production humaine.

«Il est toujours plus facile d'accuser plutôt que de se remettre en cause. L'information disponible sur le Net est à l'origine une production essentiellement humaine. Les travers que l'on y retrouve sont nos propres travers, Internet est un miroir sociologique. S'en prendre au support ne nous changera pas. Il est temps d'assumer les conséquences des mécanismes économiques de notre société sur les modèles d'acquisition de la connaissance, plutôt qu'à celui des «neurotransmetteurs» qui nous permettent un accès à celle-ci.

«Le cerveau prend la forme du Web»

Plus bête à cause d'Internet et de Google? Réactions de spécialistes de la communication à l'EPFL et à l'Université de Lausanne.

Pierre Dillenbourg, professeur au Craft-Recherche et appui pour la formation et ses technologies de l'EPFL: «Internet et Google sont des prothèses cognitives. Nous leur déléguons des fonctions, nous voulons qu'elles «performent» à notre place. Mais comme avec toutes les prothèses, nous perdons au change certaines capacités. Certes nous lisons désormais de façon plus fragmentée, plus courte, mais cela ne veut pas dire que ce que nous lisons est moins intéressant, moins utile, moins précis. Ces compétences changent, évoluent, se transforment. C'est normal. Pour autant que l'on sache y naviguer grâce à ses propres connaissances et que l'on ne se perde pas dans le

Pouvoir et arrogance

Si dans notre société le livre a été «le» support de la transmission des savoirs, c'est peut-être parce que, jusqu'à récemment, il n'y avait pas vraiment d'autres alternatives. De plus, c'était aussi une forme de pouvoir et d'arrogance que de faire croire que seuls les livres recelaient la connaissance du monde. Aujourd'hui il est nécessaire de prendre en compte la diversité des supports propres à l'acquisition de la connaissance. Tout comme il faut prendre en compte les individus dans leurs diversités d'apprentissages de la connaissance. Le livre est toujours d'actualité, mais il a eu son temps. Prendre des références du passé sans tenir compte du contexte social et technologique du moment est quelque peu réducteur.

Internet est un «neurotransmetteur» qui nous permet de nous connecter aux synapses de la connaissance disponible sur le Web. Le savoir a toujours été présent de manière parcellaire dans chaque individu. Le Net a permis la mise en relation de ces «par-cell» et ainsi a offert un accès à une intelligence collective et dynamique illimitée. Ce que nous en faisons ou la manière dont nous y contribuons découle d'une responsabilité humaine et non d'une problématique technologique. Le cerveau a un fonctionnement spatial et multidirectionnel. La complexité est son modèle. L'humain ne peut se résumer comme un texte.»

cyberespace, Internet nous fait gagner du temps. Un temps que l'on pourra mettre à profit pour des lectures ou réflexions plus longues, plus profondes.»

Francesco Panese, professeur de sociologie à l'Université de Lausanne: «Toutes les grandes transformations des techniques de communication ont modifié nos capacités cognitives. Aujourd'hui, grâce à sa plasticité, le cerveau prend peu à peu la forme d'Internet lui-même, privilégie le zapping, la rapidité, la concentration immédiate sur des contenus précis, pertinents, courts. Cette ergonomie nous encourage à lire davantage, à avoir accès à plus de contenus de qualité. Je ne vois pas de danger à cette évolution.

Étiquettes de confiture

En revanche, je vois un danger dans l'ignorance qui entoure le statut des textes que nous lisons sur le Web. Internet fait de plus en plus l'impasse sur la notion d'auteur. On tombe dans l'instant et sans effort sur des textes qui semblent avoir été signés par des mains invisibles. On oublie ainsi la notion d'auteur, du travail préalable de compréhension, de validation des contenus, de débats contradictoires qui ont abouti au final à un livre ou à un article. La dimension critique de la connaissance passe ainsi la trappe.

Il est ainsi possible de distinguer les étudiants qui comprennent que le savoir est relatif, qu'il a une épaisseur, une origine, une temporalité. Alors que d'autres étudiants se contentent de braconner sur Internet pour y accumuler des définitions et des citations, sans savoir d'où elles viennent. Pardonnez-moi l'analogie, mais ils se contentent de lire des étiquettes de pots de confiture en oubliant qu'il a bien fallu quelqu'un pour faire ces confitures.

Internet est donc un magnifique outil, mais il ne faut pas négliger les connaissances nécessaires à sa bonne utilisation.»

Luc Debraine
Vendredi 22 août 2008